

La métaphore

Les métaphores ne sont pas des arguments, ma
gracieuse jeune fille — *Les aventures de Nigel*
(Livre 2, chap. 2)

Attirer l'attention sur les métaphores d'un philosophe, c'est le rabaisser — comme si on louait un logicien pour sa belle écriture. S'adonner à la métaphore est tenu pour illicite, en vertu du principe que ce dont on ne peut parler que métaphoriquement, on devrait ne pas en parler du tout. Cependant, la nature du délit n'est pas claire. J'aimerais faire quelque chose pour dissiper le mystère qui enveloppe cette question; mais comme les philosophes (avec leur notoire intérêt pour le langage) ont négligé le sujet, j'aurai à tirer l'aide que je pourrai des critiques littéraires. Eux, du moins, n'acceptent pas le commandement : « Tu ne commettras pas la métaphore », ni ne considèrent que la métaphore est incompatible avec la pensée sérieuse.

1

Les questions auxquelles j'aimerais voir apporter une réponse concernent la « grammaire logique » de « métaphore » et des mots qui ont des significations qui s'y rattachent. Il serait satisfaisant d'avoir des réponses convaincantes aux questions : « Comment reconnaissons-nous un cas de métaphore? », « Y a-t-il un critère pour détecter les métaphores? », « Peut-on traduire les métaphores en expressions littérales? », « Est-il correct de considérer la métaphore comme une décoration ajoutée au « sens simple »? », « Quelles sont les relations entre métaphore et comparaison (*simile*)? », « En quel sens, si cela en a un, une métaphore est-elle « créatrice »? », « Quand est-il opportun d'employer une métaphore? » (Ou, plus brièvement, « qu'*entendons-nous par métaphore*? » Ces questions expriment des tentatives pour éclaircir quelques usages du mot « métaphore » — ou, si l'on préfère la manière profonde, pour analyser la notion de métaphore.)

Cette liste n'est pas nette, et plusieurs des questions, à l'évidence, s'y chevauchent. Mais j'espère qu'elles illustreront suffisamment le type de recherche qui est visé.

Il serait utile de pouvoir partir d'une liste indiscutable de « cas clairs » de métaphore. Puisque le mot de « métaphore » a des emplois intelligibles, quoique vagues et vacillants, il doit être possible de construire une telle liste. A première vue, il devrait être plus facile de s'accorder sur l'inclusion d'un exemple donné que sur telle analyse de la notion de métaphore.

Peut-être la liste suivante, où les exemples n'ont pas été choisis tout à fait au hasard, pourrait-elle faire l'affaire :

- (i) « Le président laboura la discussion. » (« *plowed through the discussion.* »)
- (ii) « Un écran de fumée de témoignages. »
- (iii) « Une mélodie raisonneuse. »
- (iv) « Des voix en papier-buvard » (Henry James).
- (v) « Les pauvres sont les nègres de l'Europe » (Chamfort).
- (vi) « La lumière n'est que l'ombre de Dieu » (Sir Thomas Browne).
- (vii) « O chers enfants blancs, aussi à l'aise que des oiseaux, jouant parmi les langages en ruines » (Auden).

J'espère qu'on verra là autant de cas indiscutables de métaphore, quelque jugement qu'on puisse finalement porter sur la signification du mot « métaphore ». Les exemples sont présentés comme des cas clairs de métaphore, mais, à l'exception peut-être du premier, ils seraient inutilisables comme « paradigmes ». Si nous voulions enseigner la signification de « métaphore » à un enfant, nous aurions besoin d'exemples plus simples, comme : « Les nuages pleurent », ou : « les branches luttent entre elles ». (Est-il significatif de tomber sur des exemples de personnification?). Mais j'ai essayé d'inclure quelques rappels des complexités possibles que même des métaphores relativement directes sont susceptibles d'engendrer.

Considérons le premier exemple : « Le président laboura la discussion. » Un point de départ évident, c'est le contraste entre le mot « laboura » et le reste des mots qui l'accompagnent. C'est ce qu'on exprimerait en général en disant que « laboura » a ici un sens métaphorique, tandis que les autres mots ont des sens littéraux. Quoique nous repérons l'ensemble de la phrase comme un exemple (un « cas clair ») de métaphore, notre attention se concentre vite sur un seul mot, dont la présence est la raison immédiate de l'attribution. Et l'on peut faire des remarques semblables sur les quatre exemples suivants dans la liste, où les mots cruciaux sont, respectivement : « écran de fumée », « raisonneuse », « papier-buvard », et « nègres ».

(Mais la situation est plus compliquée dans les deux derniers exemples de la liste. Dans la citation de Sir Thomas Browne, « lumière » prend forcément un sens symbolique et signifie beaucoup plus que dans le contexte d'un manuel d'optique. Ici, le sens métaphorique de l'expression « l'ombre de Dieu » impose un sens plus riche que d'habitude au sujet de la phrase. De semblables effets s'observent dans le passage d'Auden — par exemple pour la signification de « blanc » au premier vers. Je devrai négliger ce genre de complexités dans cet article.)

En général, quand nous parlons d'une métaphore relativement simple, nous faisons référence à une phrase ou à une autre expression où *certain*s mots sont utilisés métaphoriquement tandis que les autres sont utilisés non métaphoriquement. La tentative de construire une phrase entière avec des mots employés métaphoriquement aboutit à un proverbe, une allégorie, ou une devinette. Nulle analyse préliminaire de la métaphore ne couvrira correctement même un exemple aussi rebattu que « la nuit toutes les vaches sont noires ». Et les cas de symbolisme (au sens où le château de Kafka est un « symbole ») exigent aussi un traitement à part.

« Le président laboura la discussion ». Dire de cette phrase qu'elle est un cas de métaphore implique qu'un mot au moins (ici, le mot « laboura ») est employé métaphoriquement dans la phrase, et qu'au moins l'un des mots restants est employé littéralement. Appelons le mot « laboura » le *foyer* de la métaphore et le reste de la phrase où ce mot apparaît le *cadre*. (Est-ce *nous* maintenant qui utilisons des métaphores? — et, qui plus est, composites? Et quelle importance?). Une notion demande éclaircissement : celle d'« usage métaphorique » du foyer de la métaphore. Entre autres choses, il serait bon de comprendre comment la présence d'un cadre déterminé peut produire l'usage métaphorique du mot complémentaire, tandis que la présence d'un cadre différent pour le même mot n'aboutit pas à une métaphore.

Si la phrase sur la conduite du président est traduite mot à mot dans une langue étrangère où c'est possible, nous dirons bien entendu que la métaphore traduite est un cas de *la même* métaphore. Ainsi, dire d'une phrase qu'elle est un cas de métaphore, c'est dire quelque chose de sa *signification*, non de son orthographe, de son organisation phonétique, ou de sa forme grammaticale¹. (Pour utiliser une distinction courante, « métaphore » est à classer comme terme appartenant à la « sémantique » et non à la « syntaxe » — ou à une étude *physique* du langage.)

Supposons que quelqu'un dise : « J'aime labourer régulièrement mes souvenirs. » Dirons-nous qu'il utilise la même métaphore que dans le cas déjà discuté, ou non? Notre réponse dépendra du degré de similarité que nous sommes prêts à affirmer en comparant les deux « cadres » (car nous avons le même « foyer » les deux fois). Les différences entre les deux cadres produiront *certaines* différences dans le jeu réciproque² entre foyer et cadre dans les deux cas. Trouverons-nous les différences assez frappantes pour nous permettre de considérer ces phrases comme *deux* métaphores, c'est l'objet d'une décision arbitraire. « Métaphore » est un mot flou, au mieux, et nous devons nous garder d'attribuer à son usage des règles plus strictes que celles que l'on trouve effectivement dans la pratique.

Jusqu'ici, j'ai traité « métaphore » comme un prédicat applicable en propre à certaines expressions, sans prêter attention aux occasions où on les utilise, ou aux pensées, aux actes, aux sentiments, aux intentions des locuteurs en de telles occasions. Et c'est sûrement correct pour *un certain nombre* d'expressions. Nous nous rendons compte que traiter un homme de « cloaque », c'est utiliser une métaphore sans avoir besoin de savoir qui utilise l'expression ou en quelles occasions, ou avec quelle intention. Les règles de notre langage déterminent qu'un certain nombre d'expressions doivent compter comme métaphores; et un locuteur ne peut pas changer cela qu'il ne peut décréter que « vache » signifiera la même chose que « mouton ». Mais nous devons aussi reconnaître que les règles établies du langage laissent une large place à la variation individuelle, à l'initiative et à la création. Il y a un nombre indéfini de contextes (parmi lesquels presque tous

1. Toute partie du discours peut être utilisée métaphoriquement (quoique les résultats soient maigres et sans intérêt dans le cas des conjonctions); toute forme d'expression verbale est susceptible de contenir un foyer métaphorique.

2. Ici j'utilise un langage qui est approprié à la « conception par interaction » de la métaphore qui est discutée plus loin dans cet article.

les contextes intéressants) où la signification d'une expression métaphorique est à reconstruire à partir des intentions du locuteur (et d'autres indices) parce que les règles libérales de l'usage standard sont trop générales pour fournir l'information nécessaire. Quand Churchill, dans une phrase fameuse, appela Mussolini « cet *ustensile* », le ton de la voix, la présentation verbale, l'arrière-plan historique, aidait à saisir de *quelle* métaphore il se servait. (Cependant, même ici, on voit mal comment l'expression « cet ustensile » pourrait jamais être appliquée à un homme autrement que comme insulte. Ici comme ailleurs, les règles générales de l'usage fonctionnent comme des limitations apportées à la liberté qu'a le locuteur de signifier ce qu'il veut.) C'est là un exemple, quoique encore bien simple, de la façon dont la reconnaissance et l'interprétation d'une métaphore peuvent exiger la prise en considération des *circonstances particulières* où elle est énoncée.)

Il est très remarquable qu'il n'y ait pas, en général, de règles standards pour graduer le *poids* ou l'*intensité* qu'il faut attacher à tel usage particulier d'une expression. Pour savoir ce que l'utilisateur d'une métaphore veut dire, il nous faut savoir avec quel « sérieux » il traite le foyer métaphorique. (Se satisfèrait-il aussi bien d'un synonyme approximatif, ou est-ce *ce mot-là* seul qui conviendrait? Prendrions-nous le mot légèrement, en ne prêtant attention qu'à ses implications les plus évidentes — ou bien nous attarderons-nous sur ses associations moins immédiates?) Dans le discours parlé nous pouvons utiliser l'intensité et le phrasé comme indices. Mais dans le discours écrit ou imprimé, même ces aides rudimentaires font défaut. Cependant ce « poids » quelque peu fuyant d'une métaphore (soupçonnée ou détectée³) est d'une grande importance pratique dans l'exégèse.

Pour prendre un exemple philosophique : on décidera si l'expression « forme logique » doit être traitée dans un cadre particulier comme ayant un sens métaphorique, en se demandant dans quelle mesure son utilisateur est conscient d'une quelconque analogie entre les arguments et les choses (vases, nuages, batailles, plaisanteries) dont on dit aussi qu'elles ont une « forme ». On se demandera surtout si l'auteur souhaite que l'analogie soit active dans l'esprit de ses lecteurs; et à quel degré sa propre pensée dépend de l'analogie en question et s'en nourrit. Nous ne devons pas nous attendre à trouver dans les « règles du langage » beaucoup d'aide pour de telles recherches. (Il y a en conséquence un sens de « métaphore » qui appartient à la « pragmatique » plutôt qu'à la « sémantique » — et c'est peut-être ce sens qui mérite le plus d'attention.)

3

Essayons de rendre compte le plus simplement possible de la signification de « Le président laboura la discussion », pour voir jusqu'où cela nous mènera. Un commentaire plausible (pour ceux à qui l'on supposerait un esprit trop littéral pour comprendre l'original) pourrait se développer à peu près comme suit : « Un locuteur qui utilise la phrase en question est considéré comme voulant dire *quelque chose* du président et de sa conduite dans une réunion. Au lieu de dire, simplement ou *directement*, que le président régla sommairement les objections

3. Ici, je souhaite qu'on lise ces mots avec le moins de « poids » possible.

ou élimina impitoyablement ce qui n'avait pas rapport à la question, ou quelque chose de cet ordre, le locuteur a choisi d'utiliser un mot (« laboura ») qui, à strictement parler, signifie autre chose. Mais un auditeur intelligent peut facilement deviner ce que le locuteur a dans l'esprit. »⁴ Cette description traite l'expression métaphorique (appelons-la « *M* ») comme un substitut pour une expression littérale (disons : « *L* ») qui aurait exprimé la même signification si elle avait été utilisée à sa place. Selon cette conception, la signification de *M*, dans son occurrence métaphorique, est simplement la signification *littérale* de *L*. L'usage métaphorique d'une expression consiste, selon cette conception, à utiliser cette expression dans un sens autre que son sens propre ou normal, dans un contexte qui permet de détecter le sens impropre ou anormal et de le transformer de façon appropriée. (Les raisons alléguées pour une si remarquable performance seront discutées plus loin.)

A toute conception qui veut qu'une expression métaphorique remplace une expression *littérale* équivalente, je donnerai le nom de *conception de la métaphore par substitution*. (Je voudrais que cette étiquette recouvre aussi toute analyse pour laquelle la phrase entière qui est le lieu de la métaphore remplace un ensemble de phrases littérales.) Jusqu'à récemment, sous une forme ou une autre, la conception par substitution a été acceptée par la plupart des auteurs (en général, des critiques littéraires ou des auteurs de livres sur la rhétorique) qui ont eu à parler de la métaphore. Pour prendre quelques exemples : Whately définit la métaphore comme « un mot substitué à un autre sur la base de la Ressemblance ou de l'Analogie de leurs significations⁵. » Et l'entrée du *Dictionnaire d'Oxford* (pour sauter à l'époque moderne) n'est pas très différente : « Métaphore : la figure du discours dans laquelle un nom ou un terme descriptif est transféré à un objet qui est différent de celui auquel il est proprement applicable, tout en lui étant analogue; un exemple de cela, une expression métaphorique⁶. » La conception qu'expriment ces définitions est si fortement enracinée qu'un auteur récent, qui plaide explicitement pour une conception de la métaphore différente et plus sophistiquée, n'en

4. On remarquera à quel point ce type de paraphrase véhicule naturellement l'implication d'une *faute* attribuée à l'auteur de la métaphore. Il est fortement suggéré qu'il aurait dû décider ce qu'il voulait réellement dire — la métaphore est dépeinte comme une façon de gloser sur le manque de clarté ou le vague.

5. Richard Whately, *Éléments de Rhétorique* (7^e éd. revue, London, 1846, p. 280.)

6. A « Figure » on trouve : « L'une quelconque des diverses « formes » d'expression qui s'écartent de l'arrangement ou de l'usage normal des mots, qui sont adoptées pour donner de la beauté, de la variété ou de la force à une composition; par exemple l'Aposiopèse, l'Hyperbole la Métaphore, etc. ». A prendre cela strictement, nous pourrions être amenés à dire que le transfert d'un mot qui n'est pas adopté en vue d'introduire « beauté, variété ou force » doit nécessairement être écarté comme cas de métaphore. Ou bien la « variété » couvre-t-elle automatiquement tout transfert? On remarquera que la définition de l'*O.E.D.* n'améliore pas celle de Whately. Là où il parle d'un « mot » que l'on substitue, l'*O.E.D.* préfère « nom ou terme descriptif ». Si l'on entend par-là restreindre les métaphores aux noms (et adjectifs?), c'est une erreur démontrable. Mais sinon, quelle est la signification de « terme descriptif »? Et pourquoi la référence de Whately à la « Ressemblance ou l'Analogie » a-t-elle été rabotée en une référence à la seule analogie?

retombe pas moins dans l'ancienne démarche en définissant la métaphore comme « disant une chose et voulant en dire une autre ⁷. »

Selon la conception substitutionnelle, le foyer de la métaphore, le mot ou l'expression dont l'usage est distinctement métaphorique à l'intérieur d'un cadre littéral, sert à communiquer une signification qui aurait pu être exprimée littéralement. L'auteur substitue *M* à *L*; c'est la tâche du lecteur d'inverser la substitution, en utilisant la signification littérale de *L*. Comprendre une métaphore, c'est comme déchiffrer un code ou débrouiller une devinette.

Si maintenant nous demandons pourquoi, dans cette conception, l'auteur devrait donner au lecteur le travail de résoudre une énigme, on nous offrira deux types de réponse. La première est qu'il se peut qu'en fait, il n'y ait pas d'équivalent littéral disponible dans la langue en question. Les mathématiciens parlèrent de la « jambe » d'un angle parce qu'il n'y avait pas d'expression littérale brève pour une ligne limite ; nous disons « des lèvres de cerise » parce qu'il n'y a pas d'autre formule verbale qui puisse servir à dire brièvement à quoi ressemblent les lèvres. La métaphore comble les lacunes du vocabulaire littéral (ou, du moins, répond au besoin d'abréviations commodes). Vue de la sorte, la métaphore est une espèce de *catachrèse*, que je définirai comme l'usage d'un mot en sens nouveau pour remédier à une lacune du vocabulaire; la catachrèse est l'introduction de nouveaux sens dans de vieux mots ⁸. Mais si la catachrèse répond à un besoin véritable, le nouveau sens introduit va rapidement devenir une partie du sens *littéral*. « Orange » peut bien avoir été appliqué à la couleur par catachrèse; mais le mot est maintenant appliqué à la couleur tout aussi « proprement » (et non métaphoriquement) qu'au fruit. L'« osculation » des courbes n'est pas longtemps un baiser, et se ramène rapidement à un contact mathématique plus prosaïque. Et de même pour d'autres cas. C'est le destin de la catachrèse de disparaître quand elle réussit.

Cependant, on ne peut, à bien des métaphores, reconnaître les vertus attribuées à la catachrèse, parce qu'il y a, ou du moins le suppose-t-on, un équivalent littéral tout disponible et également succinct. Ainsi de l'exemple, plutôt malheureux ⁹, « Richard est un lion », que des auteurs modernes ont discuté avec une assomante insistance : le sens littéral y est considéré comme identique à celui de la

7. Owen Barfield, « Diction Poétique et Fiction Juridique », dans *Essais offerts à Charles Williams* (Oxford, 1947, pp. 106-127). La définition de la métaphore apparaît p. 111, où la métaphore est traitée comme un cas particulier de ce que Barfield appelle « tarning ». L'ensemble de l'essai mérite d'être lu.

8. L'O.E.D. définit la catachrèse comme : « Usage impropre de mots; application d'un terme à une chose qu'il ne dénote pas proprement; abus ou perversion d'un trope ou d'une métaphore. » Je souhaite exclure les suggestions péjoratives. Il n'y a rien de pervers ou d'abusif à étirer de vieux mots pour les adapter à de nouvelles situations. La catachrèse est simplement un cas frappant de la transformation de signification qui apparaît constamment dans tout langage vivant.

9. Peut-on imaginer qu'on dise cela aujourd'hui avec l'intention sérieuse de dire quelque chose? Je crois que c'est difficile. Mais toute analyse, quand fait défaut un authentique contexte d'usage, risque d'être faible, évidente, et sans profit.

phrase « Richard est brave »¹⁰. Ici, la métaphore n'est pas censée enrichir le vocabulaire.

Quand on ne peut invoquer la catachrèse, on considère que les raisons de substituer une expression indirecte, métaphorique, sont stylistiques. On nous dit que l'expression métaphorique peut (dans son emploi littéral) faire référence à un objet plus concret que ne le ferait son équivalent littéral; et c'est ce qui est censé donner du plaisir au lecteur (le plaisir de laisser ses pensées se détourner de Richard vers le lion inapproprié). De nouveau, on considère que le lecteur se plaît à résoudre un problème — ou s'enchant de l'adresse que l'auteur met à cacher et à révéler à demi ce qu'il veut dire. Ou bien les métaphores procurent le choc d'une « agréable surprise », etc. Le principe qui sous-tend ces « explications » semble être : quand vous êtes embarrassé devant une particularité du langage, attribuez son existence au plaisir qu'elle donne au lecteur. Un principe qui a le mérite de bien marcher, à défaut de toute preuve¹¹.

Quels que soient les mérites de telles spéculations sur la réaction du lecteur, elles s'accordent pour faire de la métaphore une *décoration*. En dehors des cas où la métaphore est une catachrèse qui remédie à une imperfection temporaire du langage littéral, le but de la métaphore est d'amuser et de divertir. Son usage, selon cette conception, constitue toujours une déviation par rapport au « style simple et strictement approprié » (Whately)¹². Ainsi, si les philosophes ont plus important à faire que de donner du plaisir à leurs lecteurs, la métaphore n'a pas de place dans une discussion philosophique.

4

La conception selon laquelle la signification d'une expression métaphorique est une transformation de sa signification littérale normale est un cas particulier d'une conception plus générale du langage « figuré ». Ainsi, toute figure du discours qui contient un changement sémantique (et pas simplement un changement synta-

10. On trouvera une discussion détaillée de cet exemple, complétée de diagrammes, dans le livre de Gustaf Stern, *Sens et changement de Sens* (Goteborgs Hogskolas Arsskrift, 1932, vol. 38, 1^{re} partie, pp. 300 et suiv), La description de Stern essaie de montrer comment le lecteur est conduit par le contexte à *sélectionner* dans la connotation de « lion » l'attribut (bravoure) qui conviendra à l'homme Richard. Je considère qu'il défend une forme de la conception substitutionnelle.

11. Aristote assigne à la métaphore la tâche de donner du plaisir dans l'étude; Cicéron rattache le plaisir qu'on trouve dans la métaphore à la satisfaction qui naît de l'ingéniosité avec laquelle l'auteur dépasse l'immédiat, ou donne une présentation vivante du sujet principal. Pour les références concernant ces perspectives et d'autres perspectives traditionnelles, voir E. M. Cope, *Introduction à la Rhétorique d'Aristote*, livre III, Appendice B, chap. 2, « Sur la Métaphore » (Londres, 1867).

12. Ainsi Stern (*op. cit.*), dit que toutes les figures du discours « visent à remplir les fonctions expressive et intentionnelle mieux que l'énoncé simple » (p. 296). Une métaphore produit un « rehaussement » (*Steigerung*) du sujet, mais les facteurs qui conduisent à s'en servir « englobent les fonctions expressive et efficace (intentionnelle) du discours, non les fonctions symbolique et communicative. » (p. 290). Autrement dit, les métaphores peuvent exprimer des sentiments ou prédisposer les autres à agir et à sentir de diverses façons — mais elles ne *disent* rien de spécifique.

xique, comme l'inversion de l'ordre normal des mots) consiste en une transformation de la signification *littérale*. L'auteur livre, non pas la signification qu'il vise, m , mais une fonction de cette signification, $f(m)$; la tâche du lecteur est d'appliquer la fonction inverse, f^{-1} , et ainsi d'obtenir $f^{-1}(f(m))$, c'est-à-dire m , la signification originale. Quand différentes fonctions sont utilisées, différents tropes en résultent. Donc, dans l'ironie, l'auteur dit l'*opposé* de ce qu'il veut dire; dans l'hyperbole, il *exagère* ce qu'il veut dire, et ainsi de suite.

Quelle est donc la transformation caractéristique que contient la métaphore? A cette question on a répondu : l'*analogie* ou la *similarité*. M est ou bien similaire ou bien analogue dans sa signification à son équivalent littéral L . Une fois que le lecteur a détecté le terrain de l'analogie ou de la similitude qui est visée (avec l'aide du cadre, ou d'indices tirés du contexte plus large) il peut remonter la piste de l'auteur et atteindre la signification littérale originale (la signification de L).

Si un auteur estime que la métaphore consiste dans la *présentation* de l'analogie ou de la similarité sous-jacente, il adoptera ce que j'ai appelé une *conception par comparaison* (*comparaison*) de la métaphore. Quand Schopenhauer appelait souricière une preuve géométrique, selon une telle conception, il *disait* : « Une preuve géométrique est *comme* une souricière, car toutes deux offrent une récompense illusoire, attirent peu à peu leurs victimes; conduisent à une surprise désagréable, etc. » C'est là une conception de la métaphore comme *similitude* (*simile*) condensée ou elliptique. On remarquera que la « conception par comparaison » est un cas particulier de la « conception par substitution ». Car elle estime qu'un énoncé métaphorique pourrait être remplacé par une *comparaison* littérale équivalente.

Whately dit : « La Similitude ou Comparaison peut être considérée comme ne différant que par la forme de la Métaphore; la ressemblance est *énoncée* dans ce cas, alors que dans la métaphore elle est impliquée. »¹³ Bain dit que « la métaphore est une comparaison impliquée dans le simple usage d'un terme » et ajoute : « c'est dans la situation où elle est enfermée dans un mot, ou au plus dans un groupe de mots, que nous pouvons voir les particularités de la métaphore — ses avantages d'un côté, ses dangers et ses abus de l'autre. »¹⁴ Cette conception de la métaphore, comme similitude ou comparaison condensée, a été très répandue.

La principale différence entre une conception par substitution (du type précédemment envisagé) et cette forme particulière que j'ai appelée une conception par comparaison peut être illustrée par l'exemple courant « Richard est un lion ».

13. Whately, *loc. cit.* Par la suite, il trace une distinction entre « la Ressemblance, au sens strict, c'est-à-dire la ressemblance *directe* entre les objets en question eux-mêmes (comme quand nous parlons d'un *plateau*, ou comparons de grandes vagues à des *montagnes*) » et « l'Analogie, qui est une ressemblance de rapports — une similarité des relations qu'ils présentent avec certains autres objets; comme quand nous parlons de la « *lumière* de la raison », ou d'une « révélation » ou que nous comparons un guerrier blessé et captif à un bateau échoué. »

14. Alexander Bain, *Composition et Rhétorique anglaises* (éd. aug., Londres, 1887), p. 159.

Selon la première conception, la phrase signifie à peu près la même chose que « Richard est brave »; selon la seconde, à peu près la même chose que « Richard est *comme* un lion (par la bravoure) », les mots ajoutés entre parenthèses étant compris mais non pas énoncés explicitement. Dans la deuxième traduction, comme dans la première, l'énoncé métaphorique est considéré comme tenant lieu d'un équivalent littéral. Mais la conception par comparaison fournit une paraphrase plus élaborée, dans la mesure où l'énoncé original est interprété comme portant sur les lions aussi bien que sur Richard¹⁵.

La principale objection contre une conception par comparaison est qu'elle souffre d'un vague qui avoisine le vide. On suppose que nous sommes intrigués par la façon dont une expression (*M*), utilisée métaphoriquement, peut fonctionner à la place d'une expression littérale (*L*) qui est tenue pour un synonyme approximatif; et la réponse proposée est que ce que *M* signifie (dans son usage littéral) est *similaire* à ce que *L* signifie. Mais en quoi est-ce instructif? On est tenté de penser que les similarités sont « objectivement données », de sorte qu'une question de la forme : « Est-ce que *A* est comme *B* vis à vis de *P*? » comporte une réponse définie et prédéterminée. S'il en était ainsi, les comparaisons pourraient être soumises à des règles aussi strictes que celles qui contrôlent les énoncés en physique. Mais la ressemblance admet toujours des degrés, de sorte qu'une question vraiment « objective » devrait prendre une forme du genre : « *A* est-il plus semblable à *B* qu'à *C* sur telle échelle de degrés de *P*? » Cependant, à mesure qu'on approche de telles formes, les énoncés métaphoriques perdent leur efficacité et leur spécificité. Nous avons besoin de métaphores justement dans les cas où il ne peut être question, jusqu'à maintenant, de la précision d'un énoncé scientifique. L'énoncé métaphorique n'est pas le substitut d'une comparaison formelle ou de tout autre sorte d'énoncé littéral, mais il a ses propres aptitudes distinctives et ses propres réussites. Souvent nous disons : « *X* est *M* », en évoquant une connexion supposée entre *M* et un *L* supposé (ou, plutôt, un système indéfini L_1, L_2, L_3, \dots) dans des cas où, avant la construction de la métaphore, nous aurions eu du mal à trouver la moindre ressemblance littérale entre *M* et *L*. Il serait plus éclairant dans certains de ces cas de dire que la métaphore crée la similarité plutôt que de dire qu'elle formule une similarité antérieurement existante¹⁶.

15. Les conceptions par comparaison dérivent probablement d'un bref énoncé d'Aristote dans la *Poétique* : « La métaphore consiste à donner à une chose un nom qui appartient à quelque chose d'autre; le transport se faisant soit du genre à l'espèce, soit de l'espèce au genre, soit de l'espèce à l'espèce, soit sur la base de l'analogie. » (1457 b). Je n'ai pas la place de consacrer à la discussion d'Aristote l'examen détaillé qu'elle mérite. On trouvera une solide défense de la conception basée sur Aristote dans S. J. Brown, *Le Monde de l'Image*, (Londres, 1927, en part. pp. 67 et suivantes).

16. Il y aurait beaucoup à dire dans un examen minutieux de la conception par comparaison. Il serait révélateur, par exemple, de considérer des cas qui contrastent, et où l'on préfère une comparaison formelle à une métaphore. Une comparaison prélude souvent à un énoncé explicite portant sur le fondement de la ressemblance, alors que nous n'attendons pas d'une métaphore qu'elle s'explique elle-même. (Cf. la différence entre le fait de *comparer* un visage humain à une face de loup en s'attachant aux points de ressemblance — et celui de voir le visage humain *en tant que* visage de renard.) Mais sans nul doute la frontière entre *certaines* métaphores et *certaines* comparaisons n'est pas très nette.

J'en viens maintenant à considérer un type d'analyse que j'appellerai *conception par interaction* de la métaphore. Cette conception me semble échapper aux principaux défauts des conceptions par substitution et par comparaison, et offrir une perspective importante sur les usages et limites de la métaphore¹⁷.

Partons de l'énoncé suivant : « Dans la formulation la plus simple, quand nous utilisons une métaphore nous avons deux pensées sur des choses différentes qui sont actives en même temps et sont supportées par un seul mot, ou une seule locution, dont la signification est la résultante de leur interaction.¹⁸ » Nous pouvons découvrir ce qui est visé ici en appliquant la remarque de Richards à notre exemple antérieur : « Les pauvres sont les nègres de l'Europe. » D'après la conception par substitution, sous sa forme la plus sommaire, quelque chose est dit indirectement sur les pauvres d'Europe. (Mais quoi? Qu'ils sont une classe opprimée, un vivant reproche aux idéaux officiels de la communauté, que la pauvreté est héréditaire et indélébile?) La conception par comparaison prétend que l'épigramme présente une comparaison entre les pauvres et les nègres. En opposition avec l'une et l'autre, Richards dit que nos « pensées » sur les pauvres Européens et les nègres américains sont « actives ensemble » et « interagissent » pour produire une signification qui est la résultante de cette interaction.

Cela signifie sans doute que dans un contexte donné, le mot focal « nègres » prend une nouvelle signification, qui n'est ni tout à fait sa signification dans les usages littéraires, ni tout à fait la signification qu'aurait un substitut littéral. Le nouveau contexte (le « cadre » de la métaphore, dans ma terminologie) exige l'extension de la signification du mot focal. Et la position de Richards, est, à mon avis, la suivante : pour que la métaphore marche, le lecteur doit rester conscient de l'extension de la signification — doit prêter attention à la fois à la vieille et à la nouvelle signification¹⁹.

Mais comment cette extension ou ce changement de signification sont-ils produits? A un moment Richards parle des « caractéristiques communes » des deux termes (les pauvres et les nègres) comme du « fondement de la métaphore » (*La Philosophie de la Rhétorique*, p. 117) de sorte que dans son usage métaphorique un mot ou une expression ne doit connoter qu'une *sélection* des caractéristiques qu'il connote dans ses usages littéraires. C'est là, cependant, une des rares fois où il

17. Les meilleurs sources sont les écrits de I. A. Richards, en particulier le chapitre 5 (« Métaphore ») et le chapitre 6 (« Contrôle de la métaphore ») de sa *Philosophie de la Rhétorique* (Oxford, 1936.). Les chapitres 7 et 8 de son *Interprétation dans l'enseignement* (Londres, 1938.) couvrent en grande partie le même terrain. *La Métaphore grecque* de W. Bedell Standord (Oxford, 1936), défend ce qu'il appelle une « théorie de l'intégration » (voir en part., pp. 101 et suiv.) avec beaucoup de science et d'habileté. Malheureusement, les deux auteurs ont bien du mal à rendre claire la nature des positions qu'ils défendent. Le chapitre 18 de *La structure des mots complexes* (Londres, 1951.) est une utile discussion des idées de Richards sur la métaphore.

18. *La Philosophie de la Rhétorique*, p. 93. Richards dit aussi que la métaphore est « fondamentalement un emprunt réciproque et un commerce de pensées, une transaction entre contextes » (p. 94). La métaphore, dit-il, demande deux idées « qui coopèrent dans une signification globale » (p. 119).

19. C'est peut être cela qui conduit Richards à dire que « parler de l'identification ou de la fusion que la métaphore effectue est presque toujours trompeur et pernicieux » (*ibid.*, p. 127).

retombe dans les analyses plus vieilles et moins sophistiquées qu'il essaie de détrôner²⁰. Il est sur un terrain plus solide quand il dit que le lecteur est forcé de « connecter » les deux idées (p. 125). Dans cette « connection » réside le secret et le mystère de la métaphore. Parler de l' « interaction » de deux pensées « actives ensemble » (ou encore, de leur « éclairage réciproque » ou de leur « coopération »), c'est *utiliser* une métaphore qui insiste sur les aspects dynamiques de la réponse d'un bon lecteur à une métaphore non-triviale. Je n'ai rien contre l'usage des métaphores (si elles sont bonnes) pour parler de la métaphore. Mais il serait bon d'en utiliser plusieurs, de peur d'être égarés par les charmes adventices de nos métaphores favorites.

Essayons, par exemple, de penser la métaphore comme un filtre. Considérons l'énoncé : « L'homme est un loup. » Ici, pouvons-nous dire, il y a *deux* sujets — le sujet principal, l'Homme (ou les hommes) et le sujet subsidiaire, le Loup (ou : les loups). Or la phrase métaphorique en question ne transmettra pas la signification visée à un lecteur trop ignorant des loups. Ce qu'il faut, ce n'est pas tellement que le lecteur connaisse la signification standard du dictionnaire du mot « loup » — ou qu'il soit capable d'utiliser ce mot dans des sens littéraux —, c'est qu'il connaisse ce que j'appellerai le *système des lieux communs associés*. Imaginons qu'on ait demandé à un profane de dire, sans réflexion particulière, ce qu'il tenait pour vrai concernant les loups; l'ensemble d'énoncés qui en résulterait se rapprocherait de ce que j'appelle ici le système des lieux communs associés au mot « loup ». Ce que je suppose, c'est que dans une culture donnée, les réponses faites par des personnes différentes au test suggéré concorderaient assez étroitement, et que même l'expert éventuel, qui pourrait avoir une connaissance inhabituelle du sujet, saurait encore « ce que l'homme de la rue pense là-dessus. » Du point de vue de l'expert, le système des lieux communs peut bien inclure des demi-vérités ou des erreurs caractérisées (comme lorsqu'on classe la baleine dans les poissons), mais ce qui compte pour l'efficacité de la métaphore, ce n'est pas que les lieux communs soient vrais, c'est qu'ils soient aisément et librement évoqués. (C'est pour cette raison qu'une métaphore qui marche bien dans telle société peut sembler saugrenue dans une autre. Des hommes pour qui les loups sont la réincarnation des humains morts donneront de l'énoncé « l'homme est un loup » une interprétation différente de celle que j'ai admise.)

Pour dire les choses autrement : les emplois littéraux du mot « loup » sont gouvernés par des règles syntaxiques et sémantiques dont la violation produit un non-sens ou une contradiction. Ce que je suggère en outre, c'est que les emplois littéraux du mot engagent normalement le locuteur à accepter un ensemble de croyances standard sur les loups (les platitudes courantes) qui sont le bien commun des membres d'une quelconque communauté de parole. Renier l'un des lieux communs reçus (par exemple en disant que les loups sont végétariens — ou qu'on les domestique facilement) c'est produire un effet de paradoxe et c'est provoquer l'exigence d'une justification. Quand un locuteur dit « loup », on comprend

20. En général, Richards essaie de montrer que la similarité entre les deux termes est au mieux une *partie* de la base qui soutient l'interaction des significations dans une métaphore.

normalement qu'il implique, en un certain sens de ce mot, qu'il se réfère à quelque chose de féroce, de carnivore, de perfide, et ainsi de suite. L'idée de loup est une partie d'un système d'idées qui n'est pas fermement dessiné, mais qui est suffisamment défini pour permettre une énumération détaillée.

L'effet, donc, qu'on obtient en appelant (métaphoriquement) un homme « loup » c'est d'évoquer un système-loup de lieux communs reliés. Si l'homme est un loup, il fait des autres animaux sa proie, il est féroce, affamé, engagé dans une lutte constante, c'est un charognard, etc. Chacune des assertions ainsi impliquées doit maintenant être adaptée au sujet principal (l'homme) dans des sens normaux ou anormaux. Si la métaphore est appropriée, cela peut se faire — jusqu'à un certain point au moins. Un auditeur correct sera conduit par le système-loup d'implications à construire un système correspondant d'implications à propos du sujet principal. Mais ces implications *ne sont pas* celles que comprennent les lieux communs *normalement* impliqués par les emplois littéraires de « homme ». Les nouvelles implications doivent être déterminées sur le modèle des implications associées aux emplois littéraires du mot « loup ». Tout trait humain qui peut, sans torsion excessive, se dire dans le « langage-loup » sera mis en relief, et tout trait qui ne le peut sera repoussé à l'arrière-plan. La métaphore-loup supprime des détails, en souligne d'autres — en bref *organise* notre conception de l'homme.

Supposons que je regarde le ciel nocturne à travers un morceau de verre fortement fumé où certaines lignes sont restées claires. Alors je ne verrai que les étoiles qui peuvent être amenées sur les lignes préalablement préparées sur l'écran, et les étoiles que je vois seront vues comme organisées par la structure de l'écran. On peut envisager une métaphore comme un écran de ce genre, et le système des « lieux communs associés » au mot focal comme le réseau des lignes sur l'écran. On peut dire que le sujet principal est « vu à travers » l'expression métaphorique — ou, si l'on préfère, que le sujet principal est « projeté sur » le champ du sujet subsidiaire. (Dans cette dernière analogie, on doit considérer que le système d'implications de l'expression focale détermine la « loi de projection »).

Prenons un autre exemple. Supposons que je me donne la tâche de décrire une bataille en des termes tirés autant que possible du vocabulaire des échecs. Ces derniers termes déterminent un système d'implications qui vont par la suite contrôler ma description de la bataille. Le choix obligé du vocabulaire des échecs amènera à souligner certains aspects de la bataille à en négliger d'autres, et à organiser le tout d'une façon qui entraînerait une bien plus grande torsion dans d'autres modes de description. Le vocabulaire des échecs filtre et transforme : il ne fait pas que sélectionner, il met en évidence certains aspects de la bataille qui pourraient ne pas être vus du tout à travers un autre médium. (Il y a des étoiles qu'on ne peut pas voir du tout, sinon à travers un télescope.)

Nous ne devons pas non plus négliger les modifications d'attitude qui résultent régulièrement de l'emploi d'un langage métaphorique. Un loup est (conventionnellement) un objet haïssable et qui fait peur; aussi, appeler un homme loup, c'est impliquer qu'il est lui aussi haïssable et qu'il fait peur (et c'est par là soutenir et renforcer des attitudes défavorables). Ou encore, le vocabulaire des échecs trouve ses emplois premiers dans un dispositif hautement artificiel, où toute expression de sentiment est, selon les règles, exclue; décrire une bataille comme si elle était un jeu d'échecs, c'est par conséquent exclure, par le choix d'un langage, tous les

aspects affectivement plus troublants de la guerre. (Des effets seconds similaires ne sont pas rares dans les emplois philosophiques de la métaphore.)

Une objection assez forte se présente contre la précédente esquisse de la « conception par interaction » : c'est qu'elle doit considérer que quelques-uns des « lieux communs associés » eux-mêmes subissent un changement métaphorique de signification dans le processus de transfert du sujet subsidiaire au sujet principal. Et ces changements, s'ils surviennent, sont difficiles à expliquer par la description proposée. La métaphore première, pourrait-on dire, a été analysée en un ensemble de métaphores subordonnées, de sorte que la description proposée est circulaire ou bien conduit à une régression à l'infini.

A cela on pourrait répondre en rejetant l'idée que tous les changements de signification dans les « lieux communs associés » doivent être comptés comme transformations métaphoriques. Beaucoup d'entre eux sont très bien décrits comme des extensions de signification, parce qu'ils n'englobent pas la perception de rapports entre deux systèmes de concepts. Je n'ai pas entrepris d'expliquer comment de telles extensions ou transformations surviennent en général, et je ne pense pas qu'aucune description simple puisse valoir pour tous les cas. (Il est assez facile de marmotter : « analogie », mais un examen plus serré fait rapidement voir toutes sortes de « fondements » (*grounds*) pour les déplacements de significations selon le contexte — et parfois même une absence totale de fondement.)

En second lieu, je ne voudrais pas rejeter l'idée qu'une métaphore peut englober un certain nombre de métaphores subordonnées parmi ses implications. Mais ces métaphores subordonnées sont, je crois, généralement destinées à être prises avec moins d'« intensité », c'est-à-dire en insistant moins sur leurs implications. (Les implications d'une métaphore sont comme les harmoniques d'une corde musicale; leur donner trop de « poids », c'est comme essayer de faire sonner les harmoniques aussi fort que les notes principales — et c'est aussi mal venu.) Dans tous les cas, les métaphores premières et subordonnées appartiennent normalement au même champ de discours, de sorte qu'elles renforceront un seul et même système d'implications. Réciproquement, là où des métaphores sensiblement nouvelles apparaissent quand on débrouille la métaphore première, il y a un risque sérieux de confusion dans la pensée (à rapprocher de l'habituel interdit contre les « métaphores composites »).

Mais la précédente description de la métaphore appelle un correctif, pour une adéquation convenable. La référence aux « lieux communs associés » conviendra aux cas les plus communs où l'auteur joue simplement sur le stock de savoir commun (et sur les communes fausses informations) que partagent vraisemblablement le lecteur et lui-même. Mais, dans un poème, dans un morceau de prose soutenue, l'écrivain peut établir un nouveau modèle d'implications pour les emplois littéraires des expressions clés, avant de les utiliser comme véhicules pour ses métaphores. (Un auteur peut efficacement supprimer les implications superflues du mot « contrat » en discutant explicitement la signification qu'il lui donne, avant de se mettre à développer une théorie contractuelle de la souveraineté. Ou bien un naturaliste qui connaît vraiment les loups peut nous en dire assez à leur propos pour que sa description de l'homme comme loup s'écarte notablement des emplois courants de cette figure.) Les métaphores peuvent s'appuyer sur des systèmes d'implications spécialement construits, aussi bien que sur des lieux communs accep-

tés; elles peuvent être faites sur mesure, et ne sont pas nécessairement des « occasions ».

C'était une simplification, de nouveau, de parler comme si le système d'implications d'une expression métaphorique demeurait inaltéré par l'énoncé métaphorique. La nature de l'application visée aide à déterminer le caractère du système à appliquer (comme si les étoiles pouvaient en partie déterminer le caractère de l'écran d'observation à travers lequel nous les regardons.) Si appeler un homme loup, c'est le placer sous un jour particulier, nous ne devons pas oublier que la métaphore fait paraître le loup plus humain qu'il ne paraîtrait autrement.

J'espère qu'il y a place pour de semblables complications dans le cadre de cette ébauche d'une « conception par interaction » que j'ai essayé de présenter.

6

Étant donné que j'ai tant usé de l'exemple et de l'illustration, il serait peut-être bon d'énoncer explicitement (sous forme de résumé) quelques-uns des principaux aspects par lesquels la conception par « interaction » que je défends diffère de la conception par « substitution » ou par « comparaison ».

Sous la forme que j'ai exposée, la « conception par interaction » se ramène aux sept positions suivantes :

1. Un énoncé métaphorique a deux sujets distincts — un sujet « principal » et un sujet « subsidiaire ²¹ ».

2. Ces sujets sont souvent à envisager comme « systèmes de choses » plutôt que comme « choses ».

3. La métaphore fonctionne en appliquant au sujet principal un système d'« implications associées » caractéristiques du sujet subsidiaire.

4. Ces implications consistent généralement en « lieux communs » concernant le sujet subsidiaire, mais peuvent, dans les cas qui s'y prêtent, consister en implications déviantes que l'auteur a établies *ad hoc*.

5. La métaphore sélectionne, souligne, supprime, et organise les traits du sujet principal en impliquant à son sujet des énoncés qui s'appliquent normalement au sujet subsidiaire.

6. Par là sont englobés des déplacements dans la signification des mots appartenant à la même famille ou au même système que l'expression métaphorique; et certains de ces déplacements, mais pas tous, peuvent être des transferts métaphoriques. (Les métaphores subordonnées, cependant, sont à lire avec moins d'« intensité ».)

7. Il n'y a pas, en général, de « fondement » simple pour les nécessaires déplacements de signification — pas d'explication passe-partout pour le fonctionnement ou l'échec des métaphores.

21. Ce point a souvent été traité. Par ex. : « Quant à l'expression métaphorique, elle est d'un grand prix dans le style, quand on en use avec propriété, car elle fournit deux idées au lieu d'une » (Samuel Johnson, cité par Richards, *ibid.*, p. 93).

Le choix des étiquettes pour les « sujets » est gênant. Voir la « note sur la terminologie » (n. 23).

On s'apercevra, à la réflexion, que le point (1) est incompatible avec les formes les plus simples d'une « conception par substitution », que le point (7) est par définition incompatible avec une « conception par comparaison »; tandis que les points qui restent développent des raisons de considérer les « conceptions par comparaison » comme inadéquates.

Mais il est facile d'exagérer les conflits entre ces trois conceptions. Si nous devons soutenir que seuls les exemples qui satisfont à l'ensemble des positions énumérées plus haut devraient compter comme métaphores « authentiques », nous restreindrions les emplois corrects du mot « métaphore » à un très petit nombre de cas. On chercherait par là à défendre une définition convaincante de « métaphore » qui tende à donner à toutes les métaphores une intéressante complexité²². Et un tel écart par rapport aux usages courants du mot « métaphore » nous laisserait sans étiquette convenable pour les cas plus triviaux. Or, c'est justement dans ces cas triviaux que les conceptions par « substitution » et par « comparaison » semblent quelquefois toucher plus juste que les conceptions par « interaction ». Ce qui justifierait de classer les métaphores en cas de substitution, de comparaison, d'interaction. Seule la dernière catégorie a une importance en philosophie.

Car les métaphores par substitution et les métaphores par comparaison peuvent être remplacées par des traductions littérales (à l'exception, peut-être, des cas de catachrèse) — en sacrifiant un peu du charme, de la vivacité, de l'esprit de l'original, mais sans rien perdre du contenu *cognitif*. Mais dans les métaphores par interaction, on ne peut rien sacrifier. Leur mode d'opération demande au lecteur d'utiliser un système d'implications (un système de « lieux communs » — ou bien un système particulier établi pour le but qu'on se propose) comme moyen de sélectionner, de souligner et d'organiser les relations dans un champ différent. Cet usage d'un « sujet subsidiaire » pour développer un éclairage sur un « sujet principal » est une opération intellectuelle particulière (quoiqu'assez familière grâce à toutes nos expériences d'apprentissage) qui demande qu'on soit simultanément averti des deux sujets, mais qui n'est pas réductible à une comparaison entre les deux.

Supposons qu'on essaie d'énoncer le contenu cognitif d'une métaphore par interaction en « langage simple ». Jusqu'à un certain point, nous pouvons réussir à énoncer un certain nombre de relations pertinentes entre les deux sujets (quoique, vu l'extension de signification qui accompagne le déplacement du système d'implications des sujets subsidiaires, on ne doit pas trop attendre de la paraphrase littérale). Mais l'ensemble des énoncés littéraux ainsi obtenus n'aura pas le même pouvoir d'informer et d'éclairer que l'original. Pour une raison : auparavant, on laissait le soin à un bon lecteur de tirer par lui-même les implications avec

22. Je peux être en accord avec l'affirmation d'Empson selon laquelle « on ferait mieux de garder le terme « métaphore » pour ce que les locuteurs eux-mêmes sentent comme un usage riche, ou suggestif, ou persuasif d'un mot, plutôt que d'y inclure des usages comme celui de *piéd de table*. » (*La Structure des Mots Complexes*, p. 333). Mais il y a aussi le danger opposé, celui de donner aux métaphores trop d'importance par définition, et de restreindre ainsi à l'excès notre conception du sujet.

une subtile perception de leurs priorités relatives et de leurs degrés d'importance; maintenant, elles sont présentées explicitement comme si elles avaient un poids égal. La paraphrase littérale en dit inévitablement trop — et en faussant les intensités. Un des points que je veux souligner le plus nettement, c'est que la perte dans de tels cas est une perte en contenu cognitif; la faiblesse significative de la paraphrase littérale, ce n'est pas qu'elle puisse être ennuyeusement prolixe ou fastidieusement explicite (ou dépourvue de qualités de style); elle échoue à traduire parce qu'elle échoue à rendre l'éclairage que donne la métaphore.

Mais l'explication, ou l'élaboration des fondements de la métaphore, si on ne les considère pas comme des substituts cognitifs adéquats pour l'original, peuvent être très précieux. Une métaphore puissante ne sera pas plus abîmée par une semblable exploration qu'un chef-d'œuvre musical ne l'est par l'analyse de sa structure harmonique et mélodique. Sans aucun doute, les métaphores sont dangereuses — et surtout, peut-être, en philosophie. Mais interdire leur emploi, ce serait, par une décision nuisible, restreindre nos pouvoirs de recherche²³.

Max Black

Chapitre III de *Models and metaphors* de Max Black. (Cornell University Press — Ithaca New York, 1962, (publié d'abord en 1954 dans *Proceedings of the Aristotelian Society*, 55) Traduit par Linda Orr et Claude Mouchard.

23. (*Note sur la terminologie*) : Pour les métaphores auxquelles conviennent les conceptions par substitution ou par comparaison les facteurs à distinguer sont : (i) un mot ou une expression E ; (ii) qui apparaît dans un « cadre » verbal F , de sorte que (iii) $F(E)$ est l'énoncé métaphorique en question; (iv) la signification littérale $m'(E)$ que E acquiert dans $F(E)$, (v) qui est la même que la signification littérale, $m(X)$ d'un synonyme littéral, X . On pourrait se contenter du vocabulaire technique suivant : « expression métaphorique » (pour E), « énoncé métaphorique » (pour $F(E)$), « signification métaphorique » (pour m') et « signification littérale » (pour m).

Quand c'est de la conception par interaction qu'il s'agit, la situation est plus compliquée. Nous pouvons avoir besoin de nous référer (vi) au sujet principal de $F(E)$, soit P (en gros, ce sur quoi porte « réellement » l'énoncé); (vii) le sujet subsidiaire, S (ce sur quoi $F(E)$ porterait si on le lisait littéralement); (viii) le système pertinent d'implications, I , relié à S ; et (ix) le système résultant des attributions, A , qu'on asserte de P . Nous devons accepter au moins ce degré de complexité si nous reconnaissons que la signification de E dans son environnement F dépend de la transformation de I en A par l'usage d'un langage qui, au lieu de s'appliquer normalement à S , est à appliquer à P .

Richards a suggéré d'utiliser les mots « teneur » (*tenor*) et « véhicule » pour les deux « pensées » qui, dans sa conception sont « actives ensemble » (pour « les deux idées que la métaphore, sous sa forme la plus simple, nous donne » — *La Philosophie de la Rhétorique*, p. 96 (c'est moi qui souligne) et nous engage à réserver « le mot “ métaphore ” à l'ensemble de la double unité » (*ibid.*). Mais ce tableau des deux idées travaillant l'une sur l'autre est une encombrante fiction. Et il est significatif que Richards lui-même se laisse souvent aller à parler de la « teneur » et du « véhicule » comme de « choses » (par ex., p. 118). Le « véhicule vacille, dans sa référence, entre l'expression métaphorique (E), le sujet subsidiaire (S) et le système d'implication liées (I). Ce que « teneur » signifie est moins clair : tantôt il s'agit du sujet principal (P), tantôt des implications liées à ce sujet (que je n'ai pas symbolisées au-dessus), tantôt, en dépit des intentions mêmes de Richards, de la signification *résultante* (ou, pourrions-nous dire, de la « portée complète ») de dans son contexte $F(E)$.

Il n'y a probablement pas d'espoir d'arriver à l'acceptation d'une terminologie tant que, sur ce sujet, les auteurs seront aussi divisés.